

G. TARDE

Professeur au Collège de France

L'ESPRIT DE GROUPE

CONFÉRENCE

FAITE AU COLLÈGE LIBRE DES SCIENCES SOCIALES

le 6 Novembre 1899



LYON

A. STORCK ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, Rue de la Méditerranée, 8

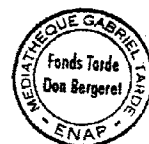
1900

L'ESPRIT DE GROUPE

CONFÉRENCE

FAITE AU COLLÈGE LIBRE DES SCIENCES SOCIALES

le 6 novembre 1899, par G. TARDE



L'esprit de groupe, ou, dans le sens le plus large du mot, *l'esprit de corps*, comprend plusieurs variétés importantes. Il y en a dont je ne parlerai pas, parce qu'elles me paraissent bien malaisées à définir, comme le serait, par exemple, un certain *esprit de corps* que Schopenhauer dit exister entre toutes les femmes, uniquement parce qu'elles sont femmes. Cet esprit de corps féminin n'est ni plus ni moins réel que l'esprit de corps masculin correspondant, par lequel on a quelquefois expliqué les injustices de la législation au préjudice des femmes.

Laissant donc de côté ces deux variétés si discutables, nous en trouvons un nombre considérable de bien réelles :

1° *L'esprit de foule* qui a rang à part ;

2° *L'esprit de famille*, qui, dans un milieu barbare et belliqueux où les familles juxtaposées se heurtent et se ferment haineusement les unes aux autres, s'accroît en *esprit de clan*. Le clan n'étant que la famille réelle ou fictive, étendue par l'adoption, fortifiée par la discipline traditionnelle, l'esprit de clan n'est que l'esprit de famille armé et militarisé :

3° *L'esprit de métier*, ou, dans le sens précis du mot, *l'esprit de corps* proprement dit. Il se subdivise en autant d'espèces

qu'il y a de grandes catégories de professions : *esprit sacerdotal*, *esprit universitaire*, *esprit militaire*, *esprit judiciaire*, *esprit mercantile*.

L'esprit de métier donne naissance à l'*esprit de classe* et à l'*esprit de caste*. A l'esprit de caste, quand la profession est et demeure héréditaire : *caste*, c'est un hybride de *famille* et de *métier*. A l'esprit de classe, quand il y a un *groupe de professions* qui sont intimement unies, même quand elles rivalisent, car elles sont mises sur le même pied et on passe facilement de l'une à l'autre sans se déclasser, la même famille donnant un de ses fils à l'armée, un autre à la magistrature, un troisième au barreau, un quatrième à la médecine, ou à l'Université ; ou bien, dans la classe des artisans, donnant un de ses fils à la cordonnerie, un autre à la chapellerie, etc., ou bien dans la classe des paysans, un de ses fils à la viticulture, l'autre au labourage, l'autre à l'horticulture, etc.

Mettons à part la classe des littérateurs et celle des artistes.

4° L'*esprit de parti* diffère de l'esprit de clan et de l'esprit de classe. Il groupe ensemble des individus appartenant aux familles et aux classes les plus différentes. L'*esprit de coterie* en est un diminutif. L'*esprit de cour* en a été une espèce singulièrement originale et importante sous l'ancien régime.

L'*esprit de parti*, au contact de la presse, tend à se transformer en quelque chose de tout à fait nouveau : l'*esprit de public*.

5° Il y a aussi l'*esprit de secte religieuse*.

6° Il y a au-dessus de tous ces esprits-là, et les comprenant, l'*esprit de nation*, le *patriotisme* qui n'est, en effet, qu'un esprit de corps agrandi. Les transformations du patriotisme en degré et en nature, ses changements d'après l'étendue croissante des régions aux limites desquelles il s'arrête et d'après les sentiments qu'il combine, sont à étudier de près.

7° Enfin, n'y a-t-il pas à indiquer la place d'un *esprit de groupe supra-national*, d'un *esprit de civilisation* (ou aussi bien de *religion*, la carte des civilisations différentes correspondant assez bien à la carte des grandes religions) : *esprit chrétien*, *esprit bouddhique*, *esprit musulman*?...

Il s'agit d'étudier toutes les variétés de l'*esprit de groupe* que nous avons énumérées, de remonter à leur source commune,

psychologique ou plutôt *socio-psychologique*, et d'expliquer le sens de leurs transformations générales, leur rôle dans la formation et le développement des sociétés.

La question qui nous occupe est peut-être le point le plus central de la sociologie. L'esprit de corps, c'est précisément ce qu'un sociologue américain, Giddings, appelle la *conscience d'espèce* et qui est d'après lui le fait social élémentaire. A vrai dire, il s'est abusé en prenant pour le fait élémentaire ce qui n'en est qu'un des premiers effets, mais il n'a pas eu tort d'attacher une grande et capitale importance à ce sentiment profond qui naît entre nous quand, à force de nous voir, de frayer ensemble, de nous entre-refléter à notre insu ou volontairement, nous nous sentons peu à peu liés par une solidarité étroite et intime.

— *Comment naît et se développe l'esprit de groupe et quels sont ses caractères communs en dépit de ses diversités ?*

Dans les foules, nous le voyons germer, et nous voyons là en quoi il consiste : en un *orgueil collectif* intense, en un amour-propre très susceptible commun à tous les membres de la foule, et aussi en une *sympathie mutuelle, mais close*, qui fait leur solidarité. Si l'on touche à l'un, on touche à tous. Même composé d'individus modestes et libéraux, une foule est orgueilleuse, susceptible et intolérante — et d'autant plus qu'elle est composée d'éléments plus homogènes — où la communauté de but et d'idée, de sentiments renforcés par le mutuel contact et le mutuel reflet, est plus vivement ressentie.

On peut surprendre aussi l'esprit de corps en voie de formation dans les congrès. On y voit, à mesure que la discussion se prolonge et que les congressistes ont eu plus de temps pour s'impressionner les uns les autres, pour se créer une atmosphère intellectuelle à part, croître l'orgueil corporatif et l'intolérance corporative qui en est la suite. On finit par n'y plus souffrir la moindre dissidence ; et on y flaire l'hérésie de très loin, avec la finesse de perception de l'inquisiteur le plus exercé. — Quand il s'agit de congrès internationaux, c'est-à-dire moins homogènes, où la diversité des langues nuit à la parfaite communion des esprits, ce phénomène est moins accusé. — On en arrive facilement à se persuader, de bonne foi

vers la fin d'un congrès, que le sujet dont on s'occupe, si frivole qu'il soit, est le plus important qui puisse être traité — et l'on ressent un mépris profond pour tous les congrès quelconques autres que le sien. — Heureusement les congrès sont généralement courts, et comme ils sont multiples et divers — d'une multiplicité et d'une diversité toujours croissantes — ils se servent d'antidote les uns aux autres.

Mais, tant qu'il s'agit de rassemblements ou de réunions éphémères, qui se dissolvent pour ne plus se réunir — foules proprement dites, congrès isolés — l'esprit de corps n'est encore qu'à l'état naissant. Il n'apparaît dans toute sa vigueur adulte qu'au sein de sectes, de corporations, de sociétés durables, qui ont une coutume et une tradition propres. Tant qu'il n'y a d'autre lien entre les membres d'une réunion que leur enfièvrement simultané par quelque idée nouvelle, à la mode, pour quelque étoile filante qui leur a lui, leur sympathie réciproque peut être très vive et très exclusive, leur vanité commune très susceptible et très dangereuse ; mais c'est un feu de paille. Leur sympathie mutuelle ne devient de la solidarité profonde, capable de tous les dévouements et de toutes les injustices, leur vanité ne devient de l'orgueil aux puissantes racines, qu'à partir du jour où, à force de se répéter, de devenir périodique et habituelle, la réunion s'est transformée en association (c'est le cas de beaucoup de congrès, de beaucoup de réunions de salons, de beaucoup de cafés littéraires, de beaucoup de clubs) et a engendré une tradition, une coutume. Alors, le vrai lien entre les membres du groupe est leur conformité à un type traditionnel, plus ou moins ancien et quelquefois ancestral, non à un modèle nouveau, contemporain, très souvent exotique.

S'il y a deux grandes espèces d'imitation à distinguer, l'imitation des nouveautés, caractère des temps de crise, et l'imitation des vétustés, propre aux sociétés assises — la *mode* et la *coutume* — il semble que je devrais ici distinguer, avant tout, deux grandes catégories d'esprit de corps : ceux qui naissent de groupements formés sous l'empire d'engouements passagers — et ceux qu'alimente, dans des groupements durables, parfois séculaires et héréditaires, le respect des

choses du passé. — Et cette distinction est bonne à retenir, elle explique la différence, si frappante à première vue, entre nos syndicats ouvriers d'à présent, par exemple, et les corporations d'autrefois, — ou aussi bien entre nos assemblées parlementaires et les Parlements d'ancien régime. Mais, si réelle que soit cette distinction, elle ne doit pas faire perdre de vue cette vérité qu'en réalité, les deux sortes d'esprit de corps distinguées sont deux phases successives d'un même phénomène de psychologie collective, et deux phases dont la première aboutit inévitablement à la seconde si les circonstances le lui permettent. Elle y aspire toujours, en tout cas.

Il n'est pas une association, en effet, même la plus large, la plus ouverte, la plus libérale, aujourd'hui, qui ne tende à se clore, à se solidifier en tradition, ce qui ne veut pas dire nécessairement à se hérissier de remparts inhospitaliers percés de meurtrières. Et il n'y a pas de corporation murée, et si étroitement routinière, qui n'ait commencé jadis par l'initiative d'une pensée libre et hardie.

Il faut donc savoir où l'on va quand on crée une association : on tend toujours à faire surgir un esprit de corps, — un esprit de corps de la première espèce, soit, — mais destiné, si Dieu lui prête vie, à se transformer en l'autre esprit de corps qui pourrait être un redoutable écueil du progrès, si du moins on n'y prenait garde. Car un corps peut se *traditionnaliser* sans se murer et sans s'armer jusqu'aux dents.

On peut, en effet, distinguer dans l'esprit de corps — considéré dans n'importe laquelle de ses variétés et qu'il soit nouveau ou ancien, novateur ou traditionnaliste — deux aspects, deux côtés liés l'un à l'autre mais qui peuvent se développer très inégalement : le côté hérissé, rugeux, âpre, que le groupe présente au dehors, la haine ou le mépris de l'étranger et du dissident ; et le côté intérieur, velouté, la sympathie et le dévouement réciproque. L'esprit de corps ressemble aux écrins qui ont *leur velours en dedans* — pour parler comme Joubert. Mais il est des esprits de corps où c'est surtout la peau chagrinée et dure qui est épaisse et envahit tout ; dans d'autres, il n'y a presque pas de peau, tout est velours.

De cette distinction, comme de la précédente, je ne dirai pas

qu'elle caractérise deux phases successives de l'évolution des esprits de corps en général, mais je dirai qu'elle signale les deux versants possibles de tout esprit de corps. Tous ont à choisir entre deux voies : l'une les conduit à être de plus en plus méprisants, haineux, intolérants, aussi bien l'esprit de famille que le patriotisme, aussi bien l'esprit de classe que l'esprit de parti, l'esprit de foule que l'esprit de secte. Alors l'esprit de famille, c'est l'esprit de clan ; le patriotisme, c'est le chauvinisme agressif et hargneux, l'esprit de classe, c'est de l'esprit de caste. Il y a beaucoup de personnes qui ne conçoivent l'esprit de corps qu'en cet état et aux yeux desquelles le patriotisme, par exemple, s'évapore dès qu'il cesse d'être ridiculement orgueilleux et farouche. C'est comme si l'on disait que l'esprit de famille se perd en France, parce que, de moins en moins, chaque famille se regarde comme d'une essence supérieure et à part. Ce que l'*orgueil familial* a perdu, le *dévouement familial*, la *tendresse domestique* l'a gagné, et il y a compensation. Telle est la transformation désirable de tous les esprits de groupe ; tous, y compris le patriotisme, y aspirent s'ils n'y parviennent pas toujours, et sont destinés, par le continuel échange des emprunts mutuels, à s'adoucir en s'élargissant. C'est sur cette pente qu'il convient de les aider à glisser, car c'est le moyen de porter remède à leurs dangers en mettant à profit leur force précieuse.

Ce serait une erreur de croire qu'un groupement ne saurait devenir traditionnel sans se développer dans la voie de l'hostilité contre l'étranger, ou qu'un groupement nouveau, et sans tradition encore, est nécessairement plus large, plus ouvert, plus hospitalier, qu'un groupement ancien. L'inverse est le cas le plus fréquent. Le groupe le plus antique et le plus coutumier, la famille, est le plus pacifique de tous, et l'a toujours été, même quand il s'entourait de hautes murailles et d'une âpreté d'orgueil, en général purement défensif. Les vieux partis, qui ont des traditions, sont moins agressifs, d'une intolérance moins insupportable que les partis nouveaux, dans toute l'ardeur de leur zèle conquérant. Il n'est point de corporation ouvrière d'ancien régime, même des plus processives, qui ait égalé en intransigeance sectaire, en boycottage

implacable, en ambition envahissante, quelques-unes des immenses fédérations des travailleurs américains.

Nous venons d'indiquer sommairement les deux procédés successifs — *mode et coutume* — par lesquels se forme l'esprit de corps, et les deux sens dans lesquelles il peut se développer en se formant. Disons maintenant que, une fois formé, il tend toujours, un jour ou l'autre, à se déformer, et, à travers une crise plus ou moins longue, à se reformer sous une forme agrandie — souvent adoucie et meilleure. Il y a là trois étapes à signaler dans la vie de tous les groupements humains, quand elle se prolonge assez pour aller jusqu'au bout de leur développement.

Passons-les successivement en revue. La première, la période de formation, se caractérise, quand elle est complète, par des signes très nets; toujours par un point d'honneur spécial, et par un *cérémonial* pieusement observé, le plus souvent par un *uniforme* particulier, et, quand c'est le côté haineux qui prédomine, par le *boycottage*, dont les variétés sont infinies.

Disons d'abord un mot de ce dernier phénomène. Il y a un boycottage familial, là où la famille est restée tribu, et qui consiste à agir comme si non seulement tous les ennemis mais tous les adversaires et tous les émules de nos parents étaient nos ennemis. Il y a un boycottage mondain, très pratiqué, qui fait fermer la porte de tous les salons d'une classe à quiconque se refuse à incliner sa raison devant le mot d'ordre ou le mot de passe du groupe. Il y a un boycottage militaire, un boycottage ecclésiastique, un boycottage judiciaire, tout comme un boycottage ouvrier ou patronal.

Et telle femme du monde, qui se scandalise à la lecture d'un fait de grève, d'une excommunication majeure prononcée par des ouvriers syndiqués contre leurs camarades non-syndiqués et non-grévistes, oublie qu'elle-même, à certains moments, a rompu toutes relations avec quelques-uns de ses plus vieux amis, coupables de ne pas penser comme elle sur un certain sujet.

Il y a aussi un *boycottage national*. N'a-t-il pas été question de nous l'infliger à propos de l'Exposition?

Partout où l'esprit de groupe est adulte et intense, il tend à s'exprimer par le port d'un *uniforme* distinctif. Plus on remonte

haut dans le passé des professions, plus on y voit d'uniformes professionnels habituellement portés; ce qui prouve que l'esprit de corps a décrépu de plus en plus. Mais il n'y a pas que les professions qui aient leur uniforme; les classes ont aussi le leur, l'*habit* et le chapeau à haute forme pour la classe bourgeoise, par exemple. Les partis, quand ils deviennent très violents, arborent le leur (cocarde, bonnet phrygien, *sans-culottisme*). Chaque nation avait jusqu'à notre siècle son costume ou ses costumes nationaux, et il subsiste encore quelques-uns de ces uniformes patriotiques.

Y a-t-il eu jadis un *uniforme domestique*? Je le soupçonne, sans en avoir la preuve formelle. Je verrais volontiers dans l'usage fréquent, pour les sœurs, d'avoir la même toilette, dans la *livrée* des domestiques, un vestige, une survivance de cet antique uniforme familial. Un de ses débris peut-être, c'est le *blason*.

Comment naît, s'établit, se généralise, puis décroît, se restreint, disparaît, l'*uniforme professionnel*, le plus important de tous?

L'uniforme est à la fois effet et cause de l'esprit de corps; il en naît et il contribue beaucoup à le fortifier. Ajoutons qu'il n'a pris et n'a pu prendre naissance, pour la première fois, que dans les professions supérieures, dont on s'honore et s'enorgueillit le plus de faire partie et où, par conséquent, l'esprit de corps est plus fort qu'ailleurs. Et c'est à l'exemple de celui-ci que les professions inférieures, ou jugées et *se jugeant* telles, ont adopté plus tard un uniforme à leur tour.

La profession militaire ayant toujours été, *avant* ou *après* la profession sacerdotale, celle dont on a tiré le plus de vanité, sauf aux époques de paix prolongée et paraissant durable, à la fin de l'Empire romain, sous le gouvernement de Juillet, etc., le costume militaire et le costume ecclésiastique ont précédé tous les autres, c'est-à-dire l'uniforme judiciaire, l'uniforme universitaire, l'uniforme corporatif, et paraissent aussi devoir leur survivre.

Il y a encore dans beaucoup de campagnes une sorte d'*uniforme paysan* et il y avait autrefois des uniformes ouvriers, celui des corporations d'ancien régime qui se vantaient toutes d'une noble ou sainte origine, ayant pour patron un des dignitaires de la

Cour céleste, tel que saint Joseph pour les menuisiers. Les *compagnons* du Tour de France se reconnaissent encore à leurs hautes cannes et à certaines particularités du vêtement.

La tendance des groupes inférieurs à imiter les groupes supérieurs en cela était si forte qu'il a fallu, par des lois somptuaires ou autres, y faire obstacle. En général, on a réservé aux classes les plus élevées le droit de porter les couleurs brillantes : la pourpre à Rome, le jaune en Chine, le blanc ailleurs.

Spencer cite les moralistes des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècle comme preuve que la distinction des rangs par le costume commençait déjà à s'effacer à cette époque. Les prédicateurs se plaignaient que l'extravagance des toilettes eût confondu les conditions : cela rappelle Fénelon et son rêve de Salente. Et cela veut dire tout simplement que les rangs inférieurs ont copié et adopté le costume des rangs supérieurs. Ainsi s'explique aussi un autre fait cité par le même auteur : le rapetissement graduel du bonnet des femmes de chambre anglaises qui a fini par se réduire à un petit morceau d'étoffe piqué derrière la tête. Cet insigne distinctif d'une profession inférieure a été peu à peu résorbé par l'envahissement des toilettes imitées de la classe supérieure. J'en dirai autant des mouchoirs de tête de nos paysannes du midi de la France, jadis très volumineux, puis réduits à presque rien chez les servantes bordelaises.

Si Spencer avait songé à la véritable cause des faits cités par lui, c'est-à-dire à l'imitation du supérieur jugé tel par l'inférieur, peut-être se serait-il gardé de les rattacher à son antithèse obsédante du militarisme et de l'industrialisme, et de se persuader qu'il met en lumière la supériorité de l'Angleterre sur la France en montrant que la désuétude des uniformes — dites plutôt l'invasion de l'uniforme de la classe supérieure — est plus avancée dans son pays que dans le nôtre. « La blouse de l'ouvrier français, dit-il, le caractérise bien plus que le costume, relativement plus varié (dites plus bourgeois, plus gentleman) de l'ouvrier anglais, ne peut le faire ; la servante française est bien plus facile à reconnaître à son bonnet et à sa robe, que la servante anglaise. » L'esprit d'égalité n'en est pas moins plus répandu et plus vif en France qu'en Angleterre, et c'est peut-être parce que la supériorité d'une

classe y est moins sentie, moins reconnue, qu'on s'empresse moins de l'imiter par le vêtement.

Il ne faut pas confondre l'uniforme professionnel avec la *enue de travail* quoique l'un ait dû provenir en partie de l'autre, mais en partie seulement et quand la tenue de travail est devenue archaïque et a pris dès lors une couleur esthétique, qui flatte le goût de symbolisme vaniteux. C'est quand une arme, un outil, un vêtement, une coiffure, a cessé d'être utile, qu'il devient propre à servir de symbole traditionnel de la profession ; l'épée pour les militaires, longtemps l'arquebuse après que le fusil l'eut remplacée, la *lyre* pour les musiciens ! Il en est de ces insignes professionnels en sociologie comme, en biologie, de ce que Darwin appelle les caractères sexuels secondaires, la barbe chez l'homme, la roue chez le paon, qui n'étant d'aucune utilité apparente, sont néanmoins d'une persistance qu'une sorte d'esthétisme indéfinissable de la nature pourrait bien expliquer.

Avoir deux sortes de vêtements, l'un pour le travail, l'autre pour la vie extérieure, est un luxe qui n'a pu se produire qu'à la longue et dans les classes riches. Au début de tous les métiers, et toujours dans les métiers pauvres, le vêtement qui sert dans l'exercice de la profession sert au dehors pour tous les usages de la vie. Mais ce vêtement, quoique à peu près le même pour tous les individus du même métier, n'a rien de réglementaire, il cède à la fantaisie individuelle. Ce n'est point là un *uniforme*. Dans l'armée jusqu'au xvii^e siècle, les tenues des soldats et des officiers étaient extrêmement bariolées et très diverses d'une compagnie à l'autre, ce qui contribuait à resserrer l'esprit de corps militaire dans les limites d'une poignée d'hommes. Un esprit de corps militaire ainsi morcelé devait être un grand danger en cas de guerre, et, si notre solidarité militaire actuelle, autrement vaste et puissante, symbolisée et entretenue par l'uniforme unique pour chaque armée, a des dangers que nous sentons vivement en temps de paix, il est au moins — ce qu'il ne faut pas oublier — d'un prix inestimable en temps de guerre.

Ce n'est pas non plus tout de suite et sans efforts des chefs que s'est *uniformisé* d'un bout du clergé à l'autre le costume ecclésiastique. Il y a fallu bien des papes et des conciles.

Nous voyons donc ainsi l'uniforme, comme l'esprit de corps qu'il exprime, s'étendre à mesure qu'il s'établit et se préciser en se généralisant. Voyons maintenant comment il décline et enfin disparaît. Car, partout, au bout d'un temps, il tend à décliner et à disparaître. Au commencement du xvii^e siècle encore, on voyait les magistrats sortir habituellement dans la rue en robe et en toque, et les médecins arborer d'étranges coiffures, et chaque corps de métier était encore reconnaissable à son habillement, comme la plupart de nos paysans le sont toujours. Mais peu à peu l'usage contraire a prévalu. Quand un uniforme est ainsi en train de décliner, son déclin s'opère de deux manières : d'abord ses apparitions se raréfient et se localisent ; on ne porte plus la robe du magistrat ou la chasuble et le surplis du prêtre que dans l'enceinte du tribunal ou de l'église ; si on le sort, c'est de plus en plus rarement, aux processions de certaines grandes fêtes, dans certains enterrements de confrères ; ou bien on limite le nombre des jours où le costume corporatif sera porté ; de là, chez l'ouvrier, l'habitude de *s'endimancher*. Puis ce qui n'était qu'une exception devient la règle, jusqu'à ce qu'enfin les costumes traditionnels, tout à fait abandonnés, ne revivent, à l'état de spectres amusants, que dans les mascarades. En second lieu, l'uniforme cesse d'être un vêtement complet, il se réduit à une partie, à une fraction de plus en plus étroite du vêtement, il n'est plus qu'un insigne, et de moins en moins apparent, ceinture municipale, croix d'honneur qui va se résumant en un petit ruban de plus en plus mince, à la boutonnière, jusqu'à ce qu'il s'évanouisse tout à fait.

Et pourquoi ce costume distinctif des professions tend-il ainsi à disparaître ? C'est qu'il est toujours combattu par la sympathie sociale qui lutte contre tout esprit de corps, le bat en brèche, l'ouvre à l'humanité du dehors : ou plutôt c'est que, en vertu de cette cause, tout esprit de corps relativement étroit est absorbé par un esprit de corps plus large. L'esprit de famille, par exemple, entre en lutte avec l'esprit de nation ou de cité. avec le patriotisme, et est affaibli par lui ; ou bien, c'est l'esprit de classe qui, plus compréhensif, prédomine sur l'esprit de métier, et à la longue substitue à l'uniforme de métier l'uniforme de classe. Voilà pourquoi les personnes qui exercent les professions

libérales, sauf les officiers et les ecclésiastiques, s'habillent toujours en *bourgeois* au sortir de leur atelier, de leur bureau ou de leur laboratoire. Et les officiers eux-mêmes, en dépit des circulaires ministérielles, s'habillent souvent en *bourgeois*, en *civil* comme ils disent. Il n'est pas jusqu'aux ecclésiastiques qui ne saisissent assez volontiers et ne fassent plus fréquentes les occasions de revêtir la redingote et le chapeau noir.

Cet uniforme de classe diffère des uniformes de métier en ce qu'il se modifie d'une année à l'autre (quoique dans des limites assez restreintes), subissant les caprices intéressés du tailleur, et est le même pour toutes les professions, tandis que les uniformes de métier sont invariables pendant de longues années mais différent d'un métier à l'autre.

Il ne faut pas trop regretter, sauf au point de vue du pittoresque, de voir le bariolage des costumes locaux et provinciaux se fondre dans l'unité de l'uniforme national, et les uniformes nationaux eux-mêmes s'internationaliser; il ne faut pas trop déplorer de voir les uniformes professionnels d'autrefois remplacés — même chez les ouvriers de tout genre qui s'*endimanchent* — par l'uniforme de la classe bourgeoise qui se décline de la sorte en s'étendant. Car ce nivellement des vêtements signifie l'élargissement progressif de l'esprit de groupe, l'extension du champ de la solidarité confraternelle.

Remarquons, en passant, que, seul persistant au milieu de ce nivellement général, le costume distinctif des deux sexes, l'uniforme sexuel pour ainsi dire, s'accentue toujours davantage. Cette distinction d'ordre vital est mise exceptionnellement en relief par le progrès de la civilisation qui a submergé tant d'autres diversités soit vitales soit sociales.

Un autre trait caractéristique, ai-je dit, des corporations adultes, c'est le cérémonial et le rituel qui leur est propre et qui sert aussi, comme le costume, à les séparer du reste du monde, à fortifier et solidifier l'esprit de corps.

Un bon exemple de ces groupes cérémonieux est le *Compagnonnage*. Le Compagnonnage est la seule survivante, bien languissante, des confréries ouvrières d'autrefois, secrètes, quelque peu mystiques, hostiles à l'étranger et même au voisin, et encore plus au changement. Comme il n'était pas une corporation,

puisqu'il embrassait des ouvriers appartenant à vingt-sept corporations différentes, il a échappé à l'abolition des corporations par la révolution française. Il s'est perpétué jusqu'à nos jours avec les allures d'une franc-maçonnerie spéciale, où l'élément religieux avait sa grande part, puisque, *jusqu'en 1869*, l'obligation de faire dire des messes était un des articles fondamentaux des statuts. Dans la puérité même des prescriptions rituelles, dans l'importance attachée au choix des couleurs attachées à la grande canne du compagnon ambulant, à sa boutonnière ou à son chapeau, on peut voir une satisfaction donnée à ce besoin de rites traditionnels qui fait la force des religions. Un cérémonial compliqué présidait à l'arrivée et au départ du compagnon faisant son tour de France dans chacune des villes qu'il traversait. Le voyageur doit d'abord se faire reconnaître à certains signes maçonniques.

Un dialogue rituel s'engage entre lui et le *rouleur* (président, introducteur des *touristes*). Puis il y a le *salut* de l'arrivant. Enfin la cérémonie du départ : le *salut du battant aux champs*, la *guilbrette* (toast très cérémonieux), le *lever-sac*, la *présentation de la canne* et la *dernière santé*. On buvait beaucoup dans ces solennités-là.

Tout cela tombe en désuétude maintenant parce que l'esprit de corps, là comme ailleurs, a perdu beaucoup de son intensité. Mais, partout où l'esprit de corps conserve sa vigueur ancienne, il s'accompagne de cérémonies touchantes ou bizarres. Dans toutes les familles où l'esprit de famille ancien se survit, une certaine étiquette traditionnelle préside à toutes les fêtes domestiques, aux commémorations, aux anniversaires, aux souhaits du jour de l'an. La vie militaire est une cérémonie continue. La vie sacerdotale aussi bien. Quand l'esprit de corps affecte des allures plus modernes, dans les syndicats ouvriers par exemple, ce n'est plus le même genre de cérémonial, symbolique et archaïque, mais c'en est un non moins tyrannique, sous la forme d'une procédure réglée avec constitution de bureau, motions, ordre du jour, scrutin, le tout à l'imitation des assemblées parlementaires. Je ne connais pas de corps solidement organisé où l'on ne soit très procédurier et par conséquent très cérémonieux. Seulement dans les groupes quelconques d'autrefois, les cérémonies de

l'Église étaient le prototype pratique que l'on s'efforçait de copier ; à présent, les cérémonies des parlements sont devenues le modèle fascinateur, combiné du reste inconsciemment avec le modèle ecclésiastique ; car on sait le penchant des associations ou corporations nouvelles à faire des processions quasi religieuses dans les rues, avec bannières en tête. Il y a aussi cette autre différence que, dans les sociétés de nouvelle formation, les us et coutumes n'ont pas encore eu le temps de s'enraciner, de revêtir un air de vétusté ridiculement vénérable. Mais reste à savoir si en vieillissant elle ne se puériliseront pas aussi de cette manière.

Malgré tout, on ne saurait nier une différence essentielle, et qui, à coup sûr, subsistera entre les corporations closes, secrètes, mystiques, hiérarchiques de notre passé féodal et celles que fait éclore la sociabilité contemporaine. L'atmosphère d'inégalité qui pénètre toutes les institutions anciennes, les corporations industrielles tout autant que les corps militaires, contraste fort avec la passion d'égalité démocratique qui a imprimé aux esprits de corps nouveaux un caractère tout autre, et, il faut le dire, infiniment plus large. Si l'on veut voir, par un exemple, à quel degré la passion d'inégalité ancienne était poussée, et à quel point elle était contraire à la paix sociale, je puis citer encore la société dont il vient d'être question.

Dans le compagnonnage, les *aspirants* et les *compagnons*, il n'y a pas si longtemps encore, étaient séparés par un fossé aussi profond que les simples soldats et les officiers dans un régiment. En 1854, il y eut un essai de révolte des aspirants menuisiers contre cet état de choses. Mais, « quarante années de luttes (1) n'avaient pu faire consentir les compagnons *décorants* à traiter les aspirants sur un pied d'égalité, et ils préféraient les laisser prendre leur repas dans un autre établissement plutôt que d'en recevoir un à leur table. »

La manie de voir de l'inégalité partout, car on la considérait comme la condition fondamentale de l'ordre, faisait que les

(1) J'emprunte ces lignes et beaucoup de détails sur le compagnonnage à un historique très intéressant de M. Finance publié par l'*Office du Travail*.

divers métiers se jugeaient inégaux. De là une source de conflits violents, parfois sanglants, entre eux, chacun d'eux s'estimant supérieur aux autres et refusant d'accepter la supériorité affichée des autres. Il n'y avait pas moins d'animosité, pour la même cause, entre les sectes dissidentes dérivées de la même souche compagnonnique. On a vu des batailles rangées entre ces frères ennemis. « En 1816, les tailleurs de pierre *enfants de Salomon* et ceux de *maître Jacques* se donnèrent rendez-vous, près de Lunel, de vingt lieues à la ronde, pour se livrer un combat en règle. Un grand nombre d'entre eux restèrent sur la place. » En 1826, même spectacle à Lyon. En 1833, « les femmes veulent chasser de Lyon les compagnons cordonniers : 300 combattants prennent part à la lutte dans les rues. » En 1836 et 1838, un combat, renouvelé des Horaces et des Curiaces, fut livré entre trois délégués des charpentiers et trois délégués des cordonniers de Toulouse. La victoire resta aux charpentiers ; un cordonnier fut tué d'un coup de sabre, un autre tomba. « L'un des charpentiers présents, qui avait amené là son chien, lui trempa le museau dans la mare sanglante en disant : Tiens, tiens, bois le sang d'un *sabourin*. » Je ne nie pas que beaucoup de ces haines mutuelles et des conflits qui en résultaient aient eu en partie pour cause la concurrence pour le travail ; mais l'esprit de corps étroit et violent qui les possédait contribuait singulièrement à envenimer la rivalité économique. « Lorsque des ouvriers remplaçaient dans un atelier des compagnons d'un *Devoir* opposé au leur, ils s'empressaient de désinfecter l'atelier en y brûlant de l'encens, et en répandant du vinaigre sur les outils. C'est ainsi que des sociétés différentes *du même métier* marquaient les haines et les répugnances des unes à l'égard des autres. »

En 1832, les cordonniers firent de vains efforts pour se faire admettre officiellement dans le compagnonnage où ils s'étaient faufilés. On disait que c'était par fraude. « Trois cordonniers d'Angoulême auraient enivré un compagnon tanneur qui leur aurait dévoilé la plus grande partie des *secrets*. » *Inde iræ*. Une partie des compagnons ayant fini par accueillir les cordonniers, les tanneurs tinrent bons contre eux et, le

17 février 1836, dans une réunion tenue en vue de fonder une société de secours mutuels compagnonnique, « les tanneurs quittèrent la salle pour ne pas se trouver en contact avec les cordonniers ». C'est seulement en 1863 que les tanneurs, et avec eux les charpentiers, les couvreurs, les tailleurs de pierre, daignèrent faire bon accueil à la cordonnerie. Mais, chose inouïe et qui prouve bien la ténacité des traditions dans un corps formé, alors même qu'elles sont en contradiction complète avec l'air ambiant, « en 1898, les doreurs et les serruriers ne veulent pas reconnaître les boulangers comme compagnons ».

Il a été fait de vains efforts pour élargir l'*esprit de corps* au sein de cette société morcelée en fractions hostiles. Un compagnon, Agricol Perdiguier, conçut, de 1834 à 1839, la pensée de faire fusionner entre elles ces sectes dissidentes. Mais son idée fit scandale. En 1864, en 1872, en 1874, l'idée fédérative fit son chemin et se réalisa partiellement. Mais, en 1874 même, dans une assemblée réunie à Tours, des dissentiments invincibles se produisirent entre les *Enfants de Salomon* et les autres compagnons.

On ne s'étonnera pas qu'une société pareille ait été en déclinant au cours de notre siècle. D'elle, il ne reste plus que des débris. On ne les rencontre plus qu'en province. « Tous les ouvriers des grands centres regardent le compagnonnage comme une chose usée et le tournent en dérision. » Toutefois, la société compte encore 2.000 membres actifs divisés en 174 sièges au moins, où sont reçus 261 groupes corporatifs distincts. On ne saurait pousser plus loin la rage du morcellement et de l'émiettement de l'*esprit de corps* (1).

Quand on lit, après cela (2), l'histoire des syndicats ouvriers d'Amérique, de leurs unions, de leurs fédérations grandioses, de leurs groupements si souvent opérés et dissous, recommencés

(1) Une société rivale et non semblable, mais moins intolérante, née en 1830, l'*Union des Travailleurs du tour de France*, comptait, en 1897, 3.791 membres. Celle-ci vit en bons rapports avec les syndicats professionnels. Une haine profonde — est-il nécessaire de le dire ? — sépare le Compagnonnage de l'Union.

(2) Voir à ce sujet le livre très documenté de M. Louis Vigouroux sur la *concentration des forces ouvrières* en Amérique (Colin, éditeur, Paris).

de plus belle et si rapidement propagés ; quand on assiste à ces efforts gigantesques et réitérés en vue d'une concentration croissante des forces ouvrières qui amène le triomphe graduel des intérêts ouvriers, de la classe ouvrière tout entière et non plus de telle ou telle corporation exclusivement, on peut mesurer la distance immense des groupements anciens étroitement claquemurés par leurs prétentions aristocratiques, par leur hiérarchie inégalitaire, aux groupements modernes essentiellement démocratiques et, par suite, tout autrement capables d'extension et d'élasticité. Et l'on peut être assuré que, si les corporations américaines étaient animées d'un esprit de corps analogue à celui des corporations de notre ancien régime, c'est-à-dire où l'orgueil collectif l'emportât sur la sympathie confraternelle, l'intolérance sur la solidarité, jamais de telles alliances ouvrières, si rapides et si vastes, n'auraient pu s'opérer. L'esprit de corps ancien est donc à détruire ou à refondre là où il subsiste encore, car il est manifestement un obstacle invincible à cet élargissement incessant des groupements qui est, pour les travailleurs modernes, une condition *sine qua non* de succès et même d'existence.

Eh bien, ce qui est vrai des groupes professionnels l'est aussi des autres groupes sociaux, de la famille, de l'église, de la nation. L'esprit de famille ancien, c'était l'esprit de caste ou de clan, qui s'en va, remplacé par un composé psychologique où il entre plus de tendresse. L'esprit religieux ancien, c'est l'esprit monacal et sectaire, qui se désagrège et se reconstitue élargi dans un esprit plus véritablement religieux et chrétien. Le patriotisme ancien, c'est le chauvinisme, belliqueux et ignorant, qui fait les nations insociables entre elles par bouffissure d'orgueil sot, isolé en soi ; mais, moins orgueilleux et plus ouvert, plus favorable à une société des nations — hélas ! bien lente à se faire — le patriotisme nouveau nourrit et développe l'originalité nationale, par les importations même de l'étranger qu'elle s'assimile, par les relations internationales qui la font mieux sentir et chérir. Pour être vraiment des Français de France, il est essentiel d'être aussi des Européens d'Europe.

On voit combien l'esprit de corps, par le fait même qu'il

s'est amplifié, s'est modifié, ou plutôt transformé profondément. Que l'on compare à l'esprit d'exclusivisme qui caractérisait les petites corporations d'autrefois, qui les mettait en hostilité continuelle les unes avec les autres, même les plus rapprochées par les intérêts et la nature du travail, que l'on compare ce morcellement quasi féodal de la vie industrielle aux *grèves sympathiques* d'à-présent où l'on voit, à Chicago, par exemple, en 1887, plus de 15.000 ouvriers maçons et briquetiers cesser brusquement leur travail, sans nul motif personnel, mais pour soutenir des camarades lointains. Un esprit de solidarité intense entre corps de métiers jadis en guerre a succédé à l'exclusivisme de jadis, de même que les milices féodales dont se composaient les armées du moyen âge sont devenues des régiments, non plus jaloux les uns des autres, sauf certaines rivalités subsistantes, bien atténuées, entre la cavalerie et l'artillerie par exemple, mais animés d'un même esprit de solidarité militaire dont on sait assez la force. Les grandes fédérations ouvrières des États-Unis sont des armées industrielles. Quand le Conseil, sorte d'état-major, a décidé la grève, « l'ordre est exécuté, dit M. Vigouroux, avec une précision militaire. Chacun se hâte de ramasser ses outils et tous les corps d'état sortent en procession ». Ici, la tendance essentielle au cérémonial apparaît.

Après tout ce qui vient d'être dit, est-il nécessaire d'insister beaucoup pour montrer comment se produisent la deuxième et la troisième phase de l'esprit de corps, sa désagrégation graduelle et sa recomposition élargie? Nous avons déjà indiqué la réponse à ces deux questions. La sympathie imitatrice et assimilatrice, qui constitue la sociabilité en action, se manifeste par deux effets contraires et alternatifs: d'abord par la formation d'une société close, d'un enclos social où la culture intensive de la sociabilité est pratiquée; puis, et par suite de l'échange intersocial des exemples et des sympathies, par la déformation et l'ébrèchement de ces enclos, dont les murs tombent, mais pour se relever plus loin, en s'élargissant et s'abaissant à la fois. Ou bien les premiers et étroits enclos subsistent mais embrassés ensemble par le nouveau mur de clôture et ainsi de suite. En outre, il faut observer que chaque individu, dès le

moment où le stade de la vie de clan et de tribu a été franchi, où l'esprit de famille ne règne plus seul, se trouve faire partie à la fois de plusieurs groupes et corps différents, sa famille, sa profession ou sa classe, son parti, sa nationalité, sa religion. La diversité de ces esprits de corps nuit nécessairement à l'intensité de chacun d'eux, surtout aux plus étroits d'entre eux, et c'est la cause — la même, au fond, que la précédente, — de l'usure et du dépérissement de ces derniers par leurs rapports continuels avec les autres. Ainsi s'atténue l'esprit de famille en rapport avec l'esprit professionnel et avec le patriotisme, ou l'esprit de classe en rapport avec l'esprit religieux. Cette atténuation de l'esprit de corps se caractérise, nous le savons, par deux signes habituels : la désuétude croissante de l'uniforme ou de l'insigne distinctif et la diminution de l'intolérance, de l'exclusivisme, du boycottage.

Je trouve agitée — ou indiquée — dans un petit article de la *Revue philosophique* récemment paru, sous la plume de M. Palante, la question de savoir si l'*esprit de corps* mérite le bien qu'en dit Durkheim qui y voit, par exemple, le meilleur préservatif contre le suicide? L'auteur n'est pas de cet avis, mais la question vaut la peine d'être reprise.

On peut se demander si le progrès d'une société va dans le sens d'une intensité croissante ou décroissante de l'*esprit de corps*. Décroissante, ce semble, certainement. Et cependant il est certain aussi que la *suggestion sociale* va croissant. Qu'est-ce que cela veut dire? C'est que, par le nombre croissant des groupes sociaux où l'individu est pris, l'esprit de corps qui le possède se trouve de plus en plus disséminé; et il doit même arriver que sa personnalité individuelle s'accroisse de cette multiplication d'influences, entre lesquelles il choisit celle qui lui est le plus sympathique. Tel, né religieux, subira plus spécialement celle de son Église ou de sa petite chapelle; tel autre, l'influence de sa profession; tel autre, l'influence de son monde...

M. Palante émet en passant cette idée, qui me paraît des plus contestables, que les professions libérales (clergé, armée, université, magistrature, barreau, diverses administrations) sont celles où l'action de l'esprit de corps est le plus énergique.

Il oublie à quel point, dans les métiers manuels, syndiqués ou non, l'esprit de corps est intense ; et il ne l'ignore pas cependant, car, plus loin, il parle de « l'étroite discipline morale à laquelle les corporations du moyen âge soumettaient la vie privée de leurs membres ». Ce n'est pas seulement au moyen âge que cette tyrannie des corps de métier s'est exercée sur leurs membres, et il n'est pas de grève où l'on ne puisse observer avec évidence l'intensité de cette solidarité professionnelle qui va jusqu'à briser les outils du travailleur non gréviste, rebelle à l'ordre du groupe. Un orgueil collectif des plus singuliers, un amour-propre caractéristique, est le propre de tous les groupes d'artisans ; et les différences d'intérêt créent entre eux des haines qui pourront bien redevenir sanglantes quand les syndicats auront achevé leur période d'organisation.

Un ouvrier est renvoyé d'un atelier, sans motif jugé suffisant : aussitôt tous les autres ouvriers se solidarisent avec lui et se mettent en grève jusqu'à ce qu'il soit rappelé. Quand avez-vous vu des magistrats donner leur démission collective parce que l'un des leurs a été victime d'une injustice ministérielle ? Jamais. Quelquefois, au barreau, seule survivance des corporations anciennes, cette solidarité apparaît : à Périgucux, il y a une quarantaine d'années, tout le barreau se mit en grève parce que le président avait été peu poli pour un avocat, et il fallut l'intervention de Jules Favre pour arranger l'affaire.

Loin d'admettre l'idée de M. Palante, je croirais plutôt que c'est dans les professions libérales que l'esprit de corps a commencé à s'affaiblir, et que le groupe professionnel a commencé à se désagréger, parce que c'est là que l'individu est partagé entre un plus grand nombre d'associations différentes, d'esprits de corps divers qui se le disputent. Il n'y a d'exception que pour l'armée et pour le clergé, qui sont tout à fait à part.

On le voit, l'esprit de corps peut s'élargir et s'adoucir, mais il ne peut pas mourir, et il n'est pas à souhaiter qu'il meure. Il ne saurait y avoir société sans groupement, ni groupement sans esprit de groupe. L'essentiel est que les groupes deviennent assez vastes pour être habitables et confortables à toutes les libres originalités individuelles, et que les groupes ne se haïssent pas

ou se haïssent le moins possible les uns les autres. Pour qu'il en soit ainsi, il faut que les groupes se traitent sur un pied d'égalité, et que, en général, une tendance égalitaire se fasse sentir dans toute l'atmosphère sociale. L'égalité n'est qu'une fiction, mais c'est une fiction infiniment commode et inappréciable; on ne saurait dire combien de difficultés elle aplanit dans les rapports mutuels des individus et des groupes, combien de fossés elle comble entre eux, combien de murs elle démolit. Elle favorise à la fois l'*imitation* et l'*élargissement de l'esprit de groupe*.

Le maniement des amours-propres individuels ou corporatifs, leur rapprochement sans trop de froissement, est toujours un problème des plus délicats; mais il devient insoluble quand il s'agit de concilier des prétentions contradictoires à la supériorité et de fonder l'ordre sur une hiérarchie acceptée de tous.

Mais, si l'égalité favorise les groupements vastes, ce n'est pas à dire que l'amélioration de l'esprit de corps, son développement par le côté velouté plus que par le côté rugueux et hérissé, soit l'accompagnement nécessaire de ce progrès en étendue. L'agrandissement continu du groupe social est un bien immense, je l'ai montré; mais il peut être compensé et au delà, dans certains cas spéciaux, par les changements qui l'accompagnent. Si, à mesure que l'enclos s'agrandit, son mur de clôture s'élève et se hérisse, si, à mesure que le nombre des associés augmente, leur scission avec l'humanité ambiante se creuse et leur esprit d'hostilité à l'égard de celle-ci se développe — comme c'est le cas de nombreuses corporations ouvrières, soit du passé, soit du présent — il doit arriver souvent que les sentiments haineux et mauvais, développés de la sorte, neutralisent le bénéfice des sentiments fraternels propagés dans le cercle social élargi. Cela est d'autant plus vrai que, plus s'étend le cercle de l'amitié, plus s'attédie la sympathie répartie sur un plus grand nombre de cœurs, tandis que l'ardeur des antipathies ne subit nulle diminution quand ses objets se multiplient. En d'autres termes, pour que la chaleur de l'amitié ait toute sa force, il faut que les contacts soient immédiats et fréquents entre les amis, et, par suite, l'amitié toute abstraite qu'on porte à des amis invisibles et éloignés est

une froide image de la vraie: mais il n'est pas nécessaire de voir et de connaître personnellement les gens pour les haïr, pour les mépriser, pour les calomnier sincèrement; au contraire, plus on s'éloigne de ceux dont un préjugé nous sépare, plus s'enracine et se ravive dans le cœur l'animosité qu'on ressent contre eux. L'absence est mortelle à l'amour, non à la haine, qui en vit plutôt.

Encore une fois, deux versants, l'un sombre et mauvais, l'autre bon et lumineux, s'offrent à l'évolution de l'esprit de corps. Le choix dépend d'une accumulation de bonnes ou de mauvaises volontés, de bons ou de mauvais exemples. Notre avenir moral est entre nos mains.

Quoi qu'il en soit, concluons, en finissant, qu'on a eu tort de médire de l'esprit de corps. Bon ou mauvais, il est impossible de s'en passer. S'il n'y en a pas de bons, il y en aura de mauvais, mais il y en aura toujours.

Quand une forme de l'esprit de corps vient de disparaître, c'est qu'une forme de l'association vient de disparaître aussi, et il se peut que ce soit une forme nécessaire. Par exemple, on a l'habitude parfois, en souvenir des anciens parlements, de reprocher à nos magistrats des cours et tribunaux leur esprit de corps. Nul reproche n'est plus mal fondé et je leur en ferais volontiers un tout contraire. Il y a encore des magistrats, il n'y a plus de magistrature, car il n'y a plus de solidarité judiciaire forte et puissante à l'instar de la solidarité militaire dont les aberrations déplorables en temps de paix ne peuvent faire oublier les admirables effets sur un champ de bataille. Je voudrais une magistrature animée d'un grand orgueil corporatif, d'une morgue insupportable soit, mais courageuse, qui la fit se redresser fièrement sous n'importe quelle pression, de haut ou d'en bas, de droite ou de gauche, de la presse ou du gouvernement. Je voudrais qu'on ne pût frapper injustement un magistrat dans l'accomplissement de son devoir sans qu'aussitôt tous les magistrats de France se levassent comme un seul homme. C'est à ce prix que nous aurons un corps judiciaire, dont l'absence est le grand déficit social de notre temps et de notre pays, l'une des causes les plus certaines et les moins senties de nos calamités. Car c'est faute d'une magistrature

pareille que le jury se maintient, dans l'impossibilité de le remplacer avec avantage, du moins avec un avantage évident et incontestable; et tant que la presse n'aura à compter qu'avec le jury, la tyrannie et le brigandage de la presse se déploieront avec une audace grandissante, pour le plus grand malheur des journalistes eux-mêmes, déconsidérés par l'abus de leurs propres diffamations impunies.

G. TARDE.
